



HAL
open science

Introduction

Alexis Nuselovici (nouss), Crystel Pinçonat, Fridrun Rinner

► **To cite this version:**

Alexis Nuselovici (nouss), Crystel Pinçonat, Fridrun Rinner. Introduction. Littératures migrantes et traduction, Presses Universitaires d'Aix-Marseille Université, "Textuelles", 2017, 9791032001080. hal-02459486

HAL Id: hal-02459486

<https://hal.science/hal-02459486v1>

Submitted on 29 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Introduction

Crystel Pinçonat, Alexis Nuselovici (nouss), Fridrun Rinner

► **To cite this version:**

Crystel Pinçonat, Alexis Nuselovici (nouss), Fridrun Rinner. Introduction. Littératures migrantes et traduction, 2017. hal-02459486

HAL Id: hal-02459486

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02459486>

Submitted on 29 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

La notion de littérature migrante est difficilement cernable. Toutefois, si on la considère du point de vue de la traduction, elle devient plus aisément identifiable. Sous cet angle en effet, on peut caractériser les textes qui relèvent de cette catégorie à partir des problèmes récurrents qu'ils posent au traducteur. C'est dans cette perspective que le présent volume entend réfléchir sur les littératures migrantes.

Sous cet angle, il convient d'établir si les littératures migrantes ne se caractérisent que par les formes et les référents culturels qui les investissent ou si elles constituent véritablement une catégorie générique à part. On peut, de fait, leur nier toute originalité et les classer au rang des pratiques plus ou moins hétérolingues que connaît la littérature occidentale depuis le Moyen Âge. Cependant, l'analyse paraît d'autant plus nécessaire aujourd'hui que, sur fond de globalisation, le débat autour de la notion de littérature mondiale s'est ranimé. Si l'on admet la validité d'une telle catégorie, elle absorbera toute production littéraire et la notion de littérature migrante perdra sa légitimité. À l'inverse, dans une période où les cultures nationales traversent une crise d'incertitude due, notamment, aux mouvements migratoires d'une ampleur inédite, les littératures migrantes pourraient offrir de nouveaux modèles de construction identitaire.

Pour aborder ces questions, on partira des difficultés que rencontre tout traducteur qui travaille sur ce type de productions, puis on élargira progressivement la réflexion. Seront également abordées les différentes traditions critiques et, par là, les difficultés pour transférer les terminologies qui leur sont propres d'une langue à l'autre. On s'intéressera aussi aux éléments qui, d'un pays à l'autre, favorisent la traduction des littératures migrantes et déterminent la part du marché éditorial qui leur est accordée.

Avant, toutefois, de décliner ce que seront les axes de réflexion guidant ce volume, il faut rappeler, quant à ce champ de recherche, les trois cadres d'analyse en cours dont le premier touche aux langues et à la réception. Les littératures migrantes ont pour caractéristique fondamentale de produire une vaste translation culturelle d'un champ vers un autre, soit que l'écrivain ait adopté la langue du pays d'accueil et qu'il opère lui-même le processus de transfert, soit qu'il écrive encore dans sa langue d'écriture première et que ce travail relève de celui du traducteur. Comment dès lors, l'écrivain ou le traducteur traduisent-ils – à destination d'un lectorat qui les ignore – des manières de faire, des éléments culturels, voire des codes comportementaux, vestimentaires ou de tout autre nature vers une autre sphère culturelle ? Si l'écrivain allophone peut avoir recours à des pratiques translinguistiques massives dans son texte, le traducteur dispose-t-il, dans sa pratique, d'une même liberté ? Quand le texte original est publié avec un glossaire, l'usage est-il conservé par l'éditeur dans la version traduite ? On pourrait ainsi multiplier les questions qui confrontent la liberté de l'auteur et celle du traducteur, et interrogent également les pratiques éditoriales. Un exemple est assez explicite. Les textes pour la jeunesse du poète *chicano*, Gary Soto, sont toujours accompagnés d'un glossaire qui permet au jeune lecteur nord-américain de se familiariser avec les nombreux mexicanismes dont il émaille ses récits. En français, aucune des trois traductions publiées chez « Castor Poche » ne livre un tel outil. Pourquoi un tel écart ? Second exemple : les difficultés de traduction liées aux effets de diglossie fréquents dans les littératures migrantes, effets auxquels s'ajoute ce que Regine Keil-Sagawe qualifie de « xénolecte », soit la transcription d'une prononciation fautive, comme celle de Bouzid, le père algérien du *Gone du Chaâba* d'Azouz Begag, qui s'exclame : « Zalouprix di

Mounouprix ! » Quelles sont les stratégies utilisées par les traducteurs pour rendre de telles difficultés, en fonction de la langue-cible ?

Par delà la traduction même du texte, le deuxième cadre d'analyse soulève des problèmes de terminologie. Comme l'écrit Myriam Geiser, si la notion de « littérature migrante » s'est généralisée au sein de la recherche francophone et anglophone, l'usage du terme « migrant » en épithète n'est pas traduisible en allemand où n'existe aucune notion équivalente. Comment dès lors tenter d'homogénéiser les pratiques dans le discours critique ? Faut-il là aussi valoriser les pratiques translinguistiques ? Les résistances ne sont, par ailleurs, pas uniquement linguistiques. La critique nord-américaine a généralisé la notion d'*ethnic literature*, dans laquelle elle englobe un certain nombre de littératures migrantes (productions des écrivains d'origine hispanique, par exemple), or la notion ne passe pas en français où l'adjectif « ethnique » est fortement connoté, ce qui incite à utiliser d'autres termes.

Ce sont enfin des aspects sociologiques qui sont souvent traités. Le nombre de traductions relevant des littératures migrantes est très variable d'un pays à l'autre. Aux États-Unis, la vogue des *Minority Studies* a nourri la demande éditoriale. Ainsi il n'a fallu que deux ans à *Kiffe kiffe demain* (2004) de Faïza Guène pour être traduit en anglais par Sarah Adams sous le titre *Kiffe Kiffe Tomorrow*. Quels sont les facteurs, les relais institutionnels, les vecteurs de diffusion privilégiés qui, d'un pays à l'autre, déterminent le marché de la traduction des littératures migrantes ? On peut, en outre, se demander si les littératures migrantes sont traduites en tant que telles ou si elles perdent cette caractérisation et les aspects qui s'y attachent lorsque la traduction les fait passer dans les milieux de réception. À l'inverse, la traduction peut contribuer à la diffusion de la notion de littérature migrante lorsque celle-ci n'est pas familière au lectorat d'accueil.

Afin de cerner différemment ces questions touchant à la nature et à la réception des littératures migrantes, le présent volume est structuré en trois parties qui correspondent aux diverses fonctions qu'assurent ces productions dans les systèmes littéraires et que révèle leur traduction, selon une gradation allant du plus au moins subjectif. En effet, elles contribuent pour les auteurs à des processus de construction identitaire qui mêlent l'individuel au collectif (« Constructions identitaires ») pour ensuite mettre au jour des mécanismes scripturaires spécifiques (« Stratégies d'écriture ») et enfin dessiner des espaces littéraires transnationaux (« Circulation des textes »).

La première partie de ce volume rassemble des communications traitant des « constructions identitaires ». Se référant à la formule « *We are translated men* » de Salman Rushdie, Myriam Geiser développe les concepts différents de la traduction entre les cultures, les enjeux de « l'écriture migrante [qui] résident essentiellement dans les modes de traduction de soi », dans cette « condition translatore » que l'auteure analyse dans les textes de romanciers issus de la migration en Allemagne (Safer Şenocak, Feridun Zaimoğlu) et en France (Faïza Guène, Rachid Djaïdani), tous « auteurs translateurs ». Anna Proto Pisani arrive à la même conclusion en s'intéressant au plurilinguisme et aux variations entre plurilinguisme et traduction à partir de la littérature italienne de la migration, la traduction y devenant un acte constitutif de la création littéraire. Sara Greaves se concentre, quant à elle, sur la « traduction interne » chez Stephanos Stephanides, poète chypriote de langue anglaise, en proposant ses propres stratégies traductives pour tenter de rendre en français un langage poétique qui est déjà une forme de traduction. L'exil comme recherche identitaire est évoqué dans la communication de Szilvia Jakab qui analyse les textes de Sándor Márai ; en se référant à l'histoire de la réception de ses textes en France, elle constate une position particulièrement cibliste des traducteurs français puisque le « Márai hongrois » ne correspond en aucun cas au « Márai français ». Pour Phuong Ngoc Nguyen, dans sa contribution « Anna Moï ou la langue migrante comme liberté », l'exil devient la condition de l'écrivain des temps modernes ; Anna Moï se construit une nouvelle identité en utilisant le français comme langue d'écriture,

tout en y adoptant des techniques de traducteur, son écriture est en migrance par rapport aux représentations conventionnelles. Simona Elena Bonelli analyse l'hybridité du corps-texte dans l'autobiographie *Princesa*, racontée par le transsexuel brésilien et un berger sarde dans une langue qui est un mélange de leur langue maternelle, portugais et sarde, récit ensuite traduit/réécrit par le brigadiste rouge Maurizio Ianello en italien, avec l'ajout d'un petit glossaire explicitant les mots de l'univers brésilien qui peuvent déconcerter le lecteur. Pour illustrer la recherche d'une construction identitaire, Dima Samaha décrit la récupération des genres et le choix des langues européennes par l'écrivain libanais Rabih Alameddine qui traduit ses récits autant intimes que collectifs par le biais de codes culturels propres aux pays d'accueil. Yue Yue compare des traductions de poèmes tibétains portant sur le thème du conflit et explique les différences majeures existant entre trois types de productions : les textes des exilés tibétains vivant en Inde en ayant conservé leur langue comme langue d'écriture, ceux des exilés anglophones installés en Angleterre ou aux États-Unis et finalement ceux des Tibétano-sinophones, vivant au Tibet ou dans des villes chinoises. Pour tous ces poètes exilés, il s'agit de maintenir le sens référentiel, le sens linguistique et le sens émotionnel en respectant la fonction et la nature des textes, leur destination, les rapports existants entre la culture des deux peuples et enfin le climat moral, intellectuel et affectif qui les baigne.

Dans la seconde partie intitulée « Stratégies d'écriture » ont été regroupés des articles abordant différentes problématiques au premier rang desquelles les stratégies traductives. Comme le pose Antonietta Sanna dans le titre de sa contribution qui ouvre la section, on s'y intéresse en particulier à « l'espace créatif du traducteur » dès lors qu'il s'efforce de « traduire le monde extralinguistique ». En raisonnant sur sa propre traduction du célèbre roman de Gao Xingjian, Noël Dutrait reprend la même perspective avec un article à l'intitulé explicite – « *La Montagne de l'Âme* en français, traduction ou réécriture ? ». Alexandre Prstojevic et Rosana Orihuela, quant à eux, tout en travaillant sur des espaces radicalement distincts, examinent, dans leur article respectif, les limites de la traduction dès lors qu'elle est confrontée à une « culture mineure » (A. Prstojevic). Quelles stratégies trouver pour traduire vers une autre langue les interférences linguistiques qui « tordent » l'espagnol de José María Arguedas, s'interroge Rosana Orihuela dans « L'affrontement de l'espagnol et du quechua chez les migrants andins dans *El Zorro de arriba y el zorro de abajo* : l'impossible traduction française ? » ? Nulle autre stratégie que le commentaire, répond pour sa part A. Prstojevic dans « Traduire l'identité culturelle (à propos de *Cadeau d'adieu* de Vladimir Tasić) », dès lors que « rien (ou presque) parmi les objets, habitudes, manières de vivre en ex-Yougoslavie ne trouve de correspondant idéal dans le réel du lecteur français ou américain ». Loin d'être invisible, le geste du traducteur est si important dans de telles perspectives qu'il en vient à être thématiqué dans certains romans, voire à susciter la création de personnages spécifiques – comme le montre Tatiana Calderón Le Joliff dans « La figure du traducteur dans *Señales que precederán el fin del mundo* (2009) de Yuri Herrera et *Butamalón* (1994) de Eduardo Loba ». Par delà les interrogations concernant la tâche du traducteur, la section « Stratégies d'écriture » questionne également le choix de la langue d'écriture, choix qui induit certains positionnements au sein des espaces nationaux. Si, dans « Littérature migrante en Autriche : la transformation d'un champ littéraire », Sandra Vlasta analyse la mutation qui caractérise le marché éditorial autrichien, avec « Entre *Gastarbeiterliteratur*, *Migrationsliteratur* et littérature migrante : comment classer l'œuvre transnationale de Carmine Arbate ? », Angelo Pagliardini examine, quant à lui, le parcours singulier d'un écrivain de langue italienne qui se joue des étiquettes tant critiques que culturelles. Dans « La "langue exilée" d'Imre Kertész » enfin, Charles Zaremba éclaire l'expression utilisée par le Prix Nobel pour qualifier sa langue d'écriture, le hongrois. La quête permanente que mène l'écrivain pour perturber « ses usages convenus afin de rendre compte de situations inédites » le constitue en « "être hors" »

permanent, un exil sans nostalgie ni espoir de retour qui fait de l’auteur un apatride, un être errant, un être sans destin ».

La dernière partie s’attache à analyser la situation des littératures dites migrantes sur la scène littéraire globale. Paradoxalement, alors que par nature elles circulent au travers des frontières, elles peinent à trouver leur place dans le répertoire littéraire international. À partir des deux auteurs qu’elle étudie dans « Littérature migrante ou littérature universelle ? », Inês Oseki-Dépré pose explicitement la question de l’obstacle formel qui semble empêcher la possible dimension universelle de leur écriture. Dans son article « La littérature migrante et le canon de l’histoire littéraire roumaine », Alexandra Vranceanu scrute, quant à elle, la tension entre une histoire littéraire nationale, roumaine en l’occurrence, et les auteurs qui, du fait de leur parcours, échappent aux critères de canonicité nationale. La traduction n’offre pas non plus de garantie qui puisse assurer l’inscription des textes au sein d’un système littéraire comme le montrent, à propos d’écrivains arabophones ou issus du monde arabe, Richard Jacquemond dans « Le retour du texte : les traductions arabes des écrivains arabes d’expression française ou anglaise », Regina Keil-Sagawe dans « La Khadrature du cercle », ainsi que Bahair Alibrahim et Sathya Rao dans « Faire chanter l’arabe en français et en anglais : auto-traduction et traduction de *La Ceinture* d’Ahmed Abodehman ». Avec « Lettres tupi-guarani en français : un cas de littérature migrante du Brésil » et « Retour de textes migrants : le cas du roman policier ethnologique avec Arthur Upfield et Robert Van Gulik », Émilie Geneviève Audigier et Romain Richard-Battesti interrogent respectivement les enjeux d’ordre idéologique liés aux littératures migrantes qui reflètent des réalités à saisir dans une perspective ethnologique, enjeux dont Marie Vrinat-Nikolov poursuit l’examen dans le cas d’une production en bulgare, langue de moindre diffusion, avec « *De East of the West, a country in stories* à *À l’est de l’Ouest, histoires d’un entre-deux-mondes*, en passant par *Ha uztook om zanada* [À l’est de l’Ouest] de Miroslav Penkov : stratégies auctoriales, éditoriales et (auto) traductives dans la “République mondiale des lettres” ». Peut-être faudrait-il dès lors, par souci à la fois méthodologique et politique, substituer, comme le suggère Alexis Nouss dans « Le grain des littératures migrantes », la notion de littérature de la migration à celle de littérature de la migration.

A. N., C. P., F. R.

Alexis Nouss, Crystel Pinçonat et Fridrun Rinner,